

La tunique sans couture et le fil de la foi  
Jean 19, 23-24

*Les soldats, après avoir crucifié Jésus, prirent ses vêtements et en firent quatre parts, une part pour chaque soldat. Ils prirent aussi sa tunique, qui était sans couture, d'un seul tissu d'en haut jusqu'en bas. Ils se dirent entre eux : Ne la déchirons pas, mais désignons par le sort celui à qui elle appartiendra. C'était pour que soit accomplie l'Écriture : Ils se sont partagé mes vêtements et ils ont tiré au sort ma robe. Voilà ce que firent les soldats.*

Pour un jour de fête comme celui de l'accueil dans notre communauté d'une nouvelle sœur, c'est paradoxalement un récit tout adapté à une période de carême que nous avons choisi, celui de la passion de Jésus. Mais la gravité du sujet ne mène pas forcément à la tristesse du lecteur, et nous allons voir comment la description de la mort de Jésus nous entraîne inexorablement vers la vie.

L'Évangéliste Jean est le seul à mentionner explicitement que la tunique que portait Jésus le jour de sa crucifixion était sans couture, tissée d'une seule pièce. Cela pourrait paraître anecdotique ; pourtant, en préparant ce moment particulier de la confession de foi de Victoire et de son entrée manifeste dans le protestantisme, ce verset a attiré notre attention.

Peut-être d'abord par goût esthétique, puisque nous partageons le même intérêt pour les textiles et particulièrement pour les tissages. Mais à bien y regarder, ce tissage qui ne s'interrompt pas est comme le fil continu d'une histoire qui s'écrit de siècle en siècle pour dire la même foi qui entoure la vie d'un homme appelé Jésus et qui est considéré comme le Christ, par de nombreuses générations, dans une chaîne de confessions de foi continue et qui semble ne pas devoir s'arrêter.

Mais avant de parler de la signification de cette tunique, peut-être faut-il se demander si elle a jamais pu exister. En effet, des historiens du monde antique ont soutenu que dans le monde romain, les crucifiés allaient nus vers leur fin infamante ; Jésus n'aurait donc pas porté de tunique pour se rendre au lieu de sa mort. Mais il faut aussi prendre en compte que le Sanhédrin, le conseil juif qui siégeait à l'époque de Jésus à Jérusalem ne tolérait pas la nudité en public, pas même celle des suppliciés, et que les Romains ne provoquaient pas les autorités de leurs colonies pour ne pas risquer d'émeutes. Sans doute, Jésus n'était-il pas nu pour son supplice. Reste à savoir si le fait d'être tissée d'une seule pièce est réaliste.

Bien qu'elle soit chargée d'un nombre important de symboles, cette tunique n'en est pas moins tout à fait réaliste. En effet, des archéologues ont retrouvé, dans une sépulture, une tunique antique, qui n'était pas celle que portait Jésus le jour de sa crucifixion, bien sûr, puisqu'elle datait du V<sup>e</sup> siècle, mais elle montre comment on arrivait à façonner par le tissage des tuniques sans couture. Dans cet exemple de tunique sans couture retrouvée à Autun, l'or et le lin sont tissés ensemble, signe d'une maîtrise très avancée de l'art du tissage qui

visait à obtenir un tissu capable d'adopter les mouvements du corps de la façon la plus souple qui soit. Par ailleurs, sur les métiers à tisser antiques, les barres de bois qui portent les fils de trame s'appellent : l'ensouple du ciel et l'ensouple de la terre, signe que cette activité n'est pas seulement technique, mais qu'elle est aussi symbolique de l'organisation du monde. Même si l'on ne vénère pas l'autre tunique d'une seule pièce attribuée au Christ et rapportée de Constantinople au VIII<sup>e</sup> siècle et conservée à l'abbaye bénédictine d'Argenteuil, on peut quand même estimer qu'il y eut une tunique qu'on ôta à Jésus avant qu'il soit crucifié et qu'elle était ainsi tissée.

Et cette tunique prend, chez Jean, la valeur d'un manifeste symbolique ; nous allons voir comment.

Avant tout, il faut peut-être reconnaître dans le travail du tissage le travail de création, comme un langage qui s'écrit de ligne en ligne. Dans certaines traditions du Moyen Orient, quand on coupe les fils pour libérer le tissu achevé sur le métier, on prononce la même bénédiction que lorsque l'on coupe le cordon ombilical d'un nouveau-né, signe de la création d'un nouvel être, d'un nouveau monde. Il faut aussi rappeler que les tissus ainsi tissés lentement ne sont pas jetables comme nos vêtements d'aujourd'hui, et qu'ils accompagnaient parfois toute une vie. Symbole de temps et de destin, comme dans l'Odyssée où Pénélope allonge le temps qui lui est donné pour rester l'épouse d'Ulysse, le tissage dit quelque chose de l'accomplissement de nos vies. L'Évangile de Jean le dit d'ailleurs très bien quand il parle de ce partage des vêtements de Jésus au pied de la croix : « *C'était pour que soit accomplie l'Écriture : Ils se sont partagé mes vêtements et ils ont tiré au sort ma robe.* » Et c'est par cette description du droit qu'avaient les bourreaux de récupérer les vêtements des suppliciés que nous retrouvons l'évocation du Psaume 22. Le Psaume que nous avons médité tout au long de la liturgie de ce culte et dans lequel il est écrit : « *Ils ont percé mes mains et mes pieds. Je compte tous mes os. Eux, ils observent, ils arrêtent leurs regards sur moi ; ils se partagent mes vêtements, ils tirent au sort ma tunique. Et toi, Éternel, ne t'éloigne pas ! Toi qui es ma force, viens en hâte à mon secours ! Délivre mon âme de l'épée, ma vie du pouvoir des chiens ! Sauve-moi de la gueule du lion, et des cornes du buffle !* »

Ce Psaume n'est pas une prophétie, mais la plainte d'un roi qui est entouré d'ennemis. Pourquoi

l'Écriture de la plainte devrait-elle ici s'accomplir ? Et de quoi cette tunique tissée d'une seule pièce pourrait être le symbole ?

Le christianisme a vu dans cette tunique tissée d'une seule pièce et que personne ne déchire, le signe de l'unité profonde de l'Église du Christ à travers les âges. Reprenant *a contrario* le geste prophétique du manteau déchiré par Ahiyya pour annoncer le schisme qui divisera le royaume de Salomon dans le Premier livre des Rois (1 Rois, 11 : 30ss) l'image de ces soldats qui décident de ne pas déchirer la tunique sans couture est apparue aux Pères de l'Église comme celle d'une préservation de l'Église disciple de Jésus. À cause de l'aspect précieux du vêtement tissé avec une grande maîtrise et de cet épisode du Livre des Rois, cette lecture fait de Jésus le roi d'un royaume de croyants, ce qui correspond assez bien avec à l'écriteau placé par Pilate sur sa croix, et avec à l'ironie de l'Évangile de Jean sur le schisme qui divise les partisans de Jésus et les Juifs qui avaient refusé sa vocation messianique. Les historiens de la Bible y ont vu aussi la fonction de grand prêtre, à cause de la mention que l'historien de l'Antiquité juive, Flavius Joseph, fait de la tunique du grand prêtre qui était, elle aussi, sans couture et de lin fin.

Mais si l'on prend au sérieux positivement cette mention de l'Évangéliste Jean d'une tunique sans couture, une autre lecture est possible. En effet, la tunique dont il est question ici est celle qu'un homme portait comme vêtement de dessous, c'est à dire, la tunique la plus fine et la plus confortable pour le corps, parce que la plus proche de la peau. Ce vêtement, les Romains l'appelaient la *tunica intima*. L'image de cette tunique sans couture, tissée comme un tube de tissu, a inspiré une autre discipline que la théologie : la médecine. Et je n'apprendrai rien aux médecins ici présents qui connaissent la *tunica intima*, qui est la couche interne des vaisseaux sanguins et qui empêche la coagulation du sang. Cette tunique intime qu'on ne déchire pas et qu'on tire au sort, prend tout à coup une nouvelle signification. Elle a donc quelque chose à voir avec le sang et donc avec la vie de Jésus, ce qu'il a de plus personnel, de plus proche du corps, de plus intime. Quand on se souvient que, selon l'ancien rite israélite raconté dans l'Exode, on tirait au sort le bouc émissaire qu'on allait envoyer au diable, c'est à dire à Azazel, et donc à la mort, errant dans le désert chargé des fautes du peuple par le grand prêtre du temple, on comprend que la vie de Jésus est comparée à cette tunique qu'on tire au sort pour porter le poids de la faute de tous. Les sorts ne sont pas du tout étrangers aux rites religieux de l'Israël ancien, et les premiers Chrétiens eux-mêmes s'en servaient pour désigner des hommes appelés à remplir certaines des fonctions comme, par exemple, Matthias qui remplacera Judas au début des Actes des Apôtres. Les sorts apparaissent alors, dans ces pratiques, comme l'expression de la main de Dieu.

Un des soldats qui se trouvait au pied de la croix ce jour-là, un des bourreaux de Jésus, est donc reparti avec la *tunica intima* de Jésus parce qu'il l'avait gagnée au sort. Jean insiste en disant que ce sont les soldats qui ont fait cela. Comme si le sort les avait liés à la mort de Jésus sans qu'ils ne le sachent

eux-mêmes. Comme si l'ironie du sort faisait qu'un soldat romain reparte avec le plus intime de la vie de Jésus quand ses coreligionnaires eux-mêmes l'accusaient de blasphème. Une fois de plus, l'Évangile de Jean règle son contentieux avec les frères juifs qui ne se laissent pas convaincre par la messianité de Jésus et c'est un Romain, un païen, qui partira comme bénéficiaire de l'habit précieux que le sort lui octroie.

Par ce fin tissage de lin, par ce fil courant dans toute une étoffe d'une façon parfaite, sans reprise ni rupture, l'Écriture nous parle de la vie d'un homme et de ce qu'il a apporté au monde, entre l'ensouple de la terre et l'ensouple du ciel, dans le tissage de toute sa vie. Il est question ici de son monde intime, aussi intime que la *tunica intima*, aussi intime que ce qui coule dans ses veines, il est question de sa foi. La foi qui fait vivre, qui éveille la conscience et initie les actions les plus audacieuses. Il est question du règne selon lequel il a vécu et qui n'était pas le règne des rois de ce monde. Il est question ici peut-être aussi de son ministère de prêtre, faisant la volonté de Dieu et révélant sa grâce à ceux qui n'en voulaient pas, comme à ceux qui avaient soif de salut.

Par un tout petit verset qui dit : « *sa tunique qui était sans couture, d'un seul tissu d'en haut jusqu'en bas* », l'Évangile de Jean nous plonge dans la foi et l'héritage d'un homme dont les relations qu'il a tissées durant sa vie sont toutes liées à cette façon d'être : « *d'en haut jusqu'en bas* », d'une seule étoffe, dans la cohérence parfaite de sa foi.

De quelle étoffe est faite notre *tunica intima* ? Où sont les coutures qui nous gênent aux entournures ? Où sont les fils qui dépassent et trahissent nos déchirures ? Dieu seul le sait. Mais comme Victoire aujourd'hui, comme toutes celles et ceux qui regardent Jésus le crucifié, dans sa peur, dans sa fragilité, dans son intimité la plus fragile, criant : « *Seigneur, Seigneur, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » et qui se souviennent que c'est au nom de sa foi, et de la justice qu'elle lui inspirait, qu'il a été supplicié, comme toutes celles et ceux qui reconnaissent en eux les fils que tisse la foi, nous pouvons revêtir cette tunique sans couture que nous montre l'Évangile de Jean. Ce vêtement intime, aussi intime que la foi et, paradoxalement pour un vêtement, cette tunique intérieure qui protège le flux de notre vie spirituelle de tout ce qui pourrait la heurter, l'interrompre, la mettre à mal. Ce tissage qui assure la cohérence de nos vies intérieures et extérieures, cette *tunica intima* est notre cohérence intime, celle qui résiste quand l'extérieur décourage, conteste et fragilise les choix essentiels que la foi nous porte à faire.

Elle est cette confiance, cette espérance qui nous fait croire, là où tous se découragent, qui nous fait espérer, là où tous ont quitté la partie, qui nous fait aimer, là où tous ont condamné, qui nous fait ressusciter, là où tous ne voient que la mort.

Chaque jour, comme au jour de notre baptême, il nous faut revêtir notre *tunica intima*, tissée d'une seule étoffe d'en haut jusqu'en bas. AMEN.